

L'ÈRE DU VERSEAU

COLONEL ASTRAL

Interview : Laurent Ancion

***NOTRE MAISON BRÛLE
ET NOUS REGARDONS AILLEURS.***



Depuis dix ans, le collectif théâtral du Colonel Astral a un talent fou pour secouer les limites habituellement tracées entre réalité et fiction. Dans *Nasha Moskva*, son premier spectacle, en 2015, trois interprètes (Marie Bos, Estelle Franco et Francesco Italiano, fondateur·ices du collectif avec Guillemette Laurent) jouaient trois aliénés... qui jouent obsessionnellement *Les 3 sœurs* d'Anton Tchekhov. Était-on dans leur chambre, dans la campagne de Moscou... ou tout simplement dans une salle de théâtre ? Avec *Todos caérán*, créé en 2021, on retrouvait nos trois fous de théâtre, qui voyaient débarquer dans leur jeu (de quille) un type (joué par Renaud Cagna) prétendant être Don Quichotte, bien que son cheval soit une brouette et que sa Dulcinée se nomme Andy. Pour *L'Ère du Verseau*, sa toute nouvelle création, le Colonel Astral confirme son goût des remixes littéraires, en orchestrant la rencontre entre *La Cerisaie* de Tchekhov et *La Mère* de Brecht. En scène, le collectif s'ouvre à une distribution de 8 interprètes, qui réunit trois générations sur le thème d'un basculement du monde. « Le point commun des deux pièces, c'est l'idée de transition », nous explique le collectif. « Là où Tchekhov est polysémique et tisse plein de fils narratifs, Brecht est univoque, direct et va droit au but. Mais les deux textes nous interrogent sur le passage d'un monde à un autre. »

***La Cerisaie*, signée par Tchekhov en 1904, porte en elle une métaphore qui semble inusable. Un monde ancien s'achève – ou doit s'achever – mais ses habitants n'arrivent pas à en faire le deuil, malgré l'urgence d'imaginer un autre futur... Est-ce cette puissance métaphorique ou la langue si particulière de l'auteur russe qui vous a fait revenir à Tchekhov, après avoir adapté *Les 3 sœurs* ?**

Les deux ! Tant le sujet que la forme se sont imposés à nous. Sur le fond, ce qui nous a saisi·es, c'est à quel point *La Cerisaie* semble être une allégorie de ce qui se passe en ce moment. « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs » – cette phrase-là n'est pas d'un grand auteur, elle est de Jacques Chirac, en 2002, mais elle est claire. Les personnages de *La Cerisaie* semblent incapables de réagir face au basculement qui s'annonce. Pourquoi ? Qu'est-ce qui provoque cette incapacité au changement ? Cette question centrale de la pièce correspondait pleinement à quelque chose qu'on avait envie de dire sur le monde.

Et puis il y a la forme. Tchekhov matérialise cette question comme un jazzman : il use d'une infinie délicatesse pour faire s'entrecroiser les thèmes, changer les rythmes, doser les dialogues et bouleverser la hiérarchie habituelle des événements. Dans son écriture, le tragique et l'anodin ont la même puissance : quelqu'un qui soupire, qui rit, qui dit « Il pleut » ou « Ton fils est mort »... Toutes les nuances comptent à charge égale. De ce fait, même si un motif général apparaît – la fin du domaine de la cerisaie, la fin d'un monde –, ce qui nous plaît le plus chez Tchekhov, c'est la polysémie. Le sens reste toujours un peu mystérieux. On peut dire que la pièce parle du déclin de l'aristocratie : ces gens-là sont finis, ils n'ont pas les pieds sur terre. Ils ne veulent pas saisir les solutions que d'autres leur proposent. Mais, à l'inverse, *La Cerisaie* peut tout aussi bien être perçue comme une fable écologiste, où des gens d'une extrême poésie se voient rattrapés par quelqu'un qui va tout saccager pour faire du profit.

Sous cet entrelacs de thèmes – la perte de l'enfance, la mort, la rupture sociale –, peut-on dire que *La Cerisaie* nous parle de l'attachement aveugle au passé ?

Oui, c'est certain. Et le passé est tellement dense, les protagonistes pensent le regarder si intensément, qu'envisager le futur leur est difficile. Dans son livre *Au loin la liberté : essai sur Tchekhov*, le philosophe français Jacques Rancière parle de « l'esclavage de l'habitude ». Il repère chez Tchekhov des personnages esclaves d'une vie toute tracée et difficile à changer. C'est une thématique universelle et très actuelle, qui concerne notre façon de vivre occidentale, notre empreinte carbone, mais aussi notre (in)capacité à nous remettre en question de fond en comble, à nous regarder en face et à évaluer les conséquences de la vie que nous menons. Le paradis s'est construit sur un cimetière. *La Cerisaie* nous tend un miroir. Et l'image qu'elle renvoie de nous-mêmes est très effrayante.

Comment l'idée d'imbriquer des extraits de *La Mère* de Bertolt Brecht dans cette *Cerisaie* vous est-elle venue ?

C'est de l'ordre de l'intuition. Une image a surgi : que se passerait-il si les personnages de *La Cerisaie* étaient spectateur·ices de *La Mère* ? Et si la vigueur de *La Mère* venait répondre à l'inaction des personnages de *La Cerisaie* ? Nous nous posons nous-mêmes la question de comment agir. Comment poser des actes portés par ce en quoi nous croyons ? Comment n'être pas seulement des témoins passifs, comme les personnages de *La Cerisaie* ? Brecht livre un récit lumineux, porteur d'un très grand espoir : tout à coup, un groupe de gens s'organise pour changer le monde ! Nous sommes conscients des conséquences du communisme sur la planète, qui ont pu être ou sont encore funestes. Mais la puissance du personnage central de *La Mère*, qui va peu à peu devenir une figure emblématique de la lutte collective, a de quoi nous inspirer. S'il n'y a que des personnages de *La Cerisaie* dans la société, elle court à sa perte. Nous avons aussi besoin de personnages brechtiens ! Le point commun des deux pièces, c'est l'idée de basculement. Là où Tchekhov est polysémique et tisse plein de fils narratifs, Brecht est univoque, direct et va droit au but. Mais les deux textes nous interrogent sur le passage d'un monde à un autre.

En pratique, comment *La Mère* s'imbriquera-t-elle dans *La Cerisaie* ?

La Cerisaie est la matrice. Comme des rais de lumière à travers des brèches, *La Mère* cherche à faire irruption. Elle essaye de différentes façons – parfois franches, parfois sibyllines. La question du « théâtre dans le théâtre » arrive avec Brecht.

Pour donner corps à tout cela, vous réunissez trois générations d'acteurices en scène. Que peut-on lire à travers cette distribution transgénérationnelle ?

Qu'il aurait été difficile de jouer les deux pièces à 3 ! (rires) Nous serons 8 interprètes au plateau, qui couvrent vraiment trois générations. Tout d'abord, la question de l'âge et du temps qui passe est très présente chez Tchekhov. Nous avons souhaité la matérialiser en scène. Ensuite, nos plateaux de théâtre essayent de plus en plus de ressembler au monde. Ces tentatives se marquent par la représentation d'une diversité d'origines, de genres, d'âges...

Enfin, nous pensons profondément que la jeune génération qui nous suit est plus activiste que la nôtre. Le choix de mêler Brecht et Tchekhov va dans le sens de cette interrogation. Nous avons besoin d'un changement majeur dans notre rapport au monde. Comment peut-il advenir ? Par quel choc ? Par quels renoncements ? Par quelles collaborations nouvelles ? Ces questions ne sont pas frontales bien sûr, nous cherchons avant tout à travailler par d'autres canaux du sensible.

Face au récit d'une cerisaie menacée, difficile de ne pas penser à la situation du Théâtre Océan Nord, exposé à de gros défis techniques et financiers. Cette réalité rejoindra-t-elle la fiction du spectacle ?

Immanquablement. Au début du travail, nous pensions déjà que *La Cerisaie* pouvait être l'allégorie du monde culturel, soumis aux coups de boutoir de la droite. Sommes-nous en train de vivre la fin d'un « âge d'or » pour le soutien à la création ? Lorsque le Théâtre Océan Nord a commencé à traverser ces défis techniques et financiers, nous étions prêt·es à saisir le thème. L'histoire que les personnages de *La Cerisaie* racontent est la même que celle du lieu – le vrai, le théâtre – où ils la racontent. Nous en jouons et le public s'en rendra parfaitement compte. Pour nous, la grande salle du Théâtre Océan Nord est le symbole d'un monde menacé, un monde où l'on avait le temps de chercher. Elle est un lieu de résistance à la logique du profit et du rendement. Tout ce qu'elle porte comme charge pour celles et ceux qui l'ont déjà vue, qui y ont travaillé ou qui la découvrent sera intégré au spectacle.

Le titre du spectacle, *L'Ère du Verseau*, renvoie à une croyance astrologique : nous serions en train de basculer de l'Ère du Poisson – religieuse, individualiste – à l'Ère du Verseau : une période de fraternité et de collaboration, enfin. Vous y croyez ?

On a envie d'y croire ! Ça nous fait rêver. Il est urgent de quitter un rationalisme à tout crin et nécessaire d'entrer dans quelque chose de moins binaire. Cette référence astrologique nous amuse. Aucun membre de l'establishment intellectuel ne se réclamerait de ce type d'analyse du monde. Et ça nous plaît bien de ne pas être dans ce rationalisme de bon ton ! L'Ère du Verseau serait caractérisée par des relations moins hiérarchiques, plus horizontales, de solidarité et de coopération. Nous sommes toustes convaincu·es qu'un changement est nécessaire. Si la question du collectif ne se pose pas, le monde sera mené au désastre. Il est temps de quitter un individualisme forcené au profit d'une collectivité plus joyeuse et plus assumée. Dans *L'Ère du Verseau*, nous fréquentons des êtres en transhumance. Nous voulons prendre le temps de les écouter parce que, comme nous, ils sont entre deux mondes.